

# Tisser féminisme et écologie

**Héritage mal connu, les luttes féministes et écologistes fournissent pourtant des outils concrets pour déconstruire simultanément les différents systèmes de domination. Elles rappellent que l'écoféminisme est un mouvement populaire, politique, qui s'exprime par des moyens aussi diversifiés que créatifs.**

Lorraine GEHL, étudiante en master « Ethnologie et anthropologie sociale » à l'EHESS\* et Fanny HUGUES, doctorante en sociologie à l'EHESS

**1** 981-2000, Greenham Common (Angleterre). Pendant près de vingt ans, des femmes<sup>(1)</sup> occupent en non-mixité<sup>(2)</sup> une base militaire où le gouvernement souhaite installer des missiles nucléaires. A la veille du nouvel an 1982, quarante-quatre d'entre elles escaladent les clôtures et dansent pendant des heures sur les silos en construction, puis, le 1<sup>er</sup> avril 1983, elles forment une chaîne humaine de vingt kilomètres pour entourer le site.

Septembre 2019, Bure (Meuse). Cinq cents femmes et minorités de genre se rassemblent en mixité choisie<sup>(3)</sup> et marchent pour contester le projet Cigéo d'enfouissement des déchets nucléaires. Une mascotte géante représentant une chatte à huit pattes est brûlée devant le laboratoire qui porte le projet. Un feu de joie est alors improvisé, le groupe danse au rythme de slogans : « Vous n'enfouirez pas nos colères féministes et antinucléaires ».

Depuis 1977, des Kenyanes s'organisent pour replanter des arbres en réponse à la déforestation qui détruit leur lieu de vie, à travers le mouvement Green Belt (littéralement « la ceinture verte »). En Amérique latine, la lutte est acharnée et mobilise des femmes

sur des territoires dévastés par la violence militaire, le rachat des terres paysannes par les multinationales et les féminicides. Ce « féminisme communautaire », à revers du féminisme blanc, bourgeois et occidental, revalorise les pratiques et conceptions culturelles locales comme éléments centraux de l'identité des habitantes et habitants. En Indonésie, en avril 2016, des femmes se sont cimenté les pieds pour lutter aux côtés de paysans contre l'installation d'une usine de ciment sur leurs terres. Cet écoféminisme décolonial se retrouve chez les militantes et militants autochtones du Québec, qui s'opposent à l'extractivisme minier qui les expulse de leurs terres tout en détruisant l'écosystème. Aux Etats-Unis, de 1970 à 2010, des lesbiennes fondent des communautés rurales où elles inventent d'autres manières de vivre, de construire et de créer ensemble.

Au-delà de ces luttes féministes et écologistes, il ne faut pas oublier les personnes impactées par ces industries au quotidien : en Polynésie et en Algérie, par les essais nucléaires français ; au Niger, par les pollutions des mines d'uranium. Mais aussi les précaires de la sous-traitance nucléaire, les mères de Fukushima,

\* Ecole des hautes études en sciences sociales.

(1) « Femmes » est utilisé dans une acception large mais nous ne savons pas si toutes les personnes présentes lors de cette occupation, et plus généralement dans l'ensemble des luttes historiques, se définissaient en tant que femmes cisgenres, c'est-à-dire se reconnaissant dans le genre féminin qui leur a été assigné à la naissance. Cette remarque est applicable pour toutes les occurrences du mot « femme » dans cet article.

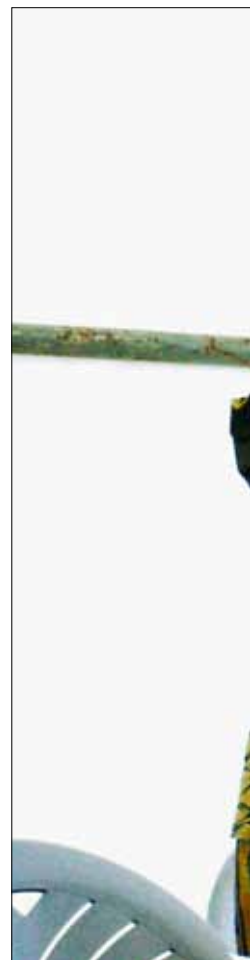
(2) Dans ce cas, sans hommes cisgenres.

(3) Choix recoupant la non-mixité, en insistant sur l'inclusion de personnes trans.

(4) Du nom des premières opposantes à la centrale dès sa construction.

(5) Emilie Hache, *Reclaim : recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, « Sorcières », 2016, p. 30.

**« Si le néologisme "écoféminisme" a été forgé en France dans les années 1970, et qu'il est réinvesti aujourd'hui, il ne fait que s'inspirer des longs combats et revendications qui ont pris corps dans les territoires dévastés par l'impérialisme, le capitalisme et le patriarcat depuis de nombreuses décennies. »**





Depuis 1977, des Kenyanes s'organisent pour replanter des arbres en réponse à la déforestation qui détruit leur lieu de vie, à travers le mouvement Green Belt (littéralement la « ceinture verte »). Ci-contre Wangari Muta Maathai, sa fondatrice.

© DR, LICENCE CC

de Plogoff, ainsi que les « guêpes de Fessenheim »<sup>(4)</sup>. Enfin, sans forcément revendiquer l'étiquette « écoféministe », d'autres personnes contribuent à nourrir ces combats de l'intérieur par leurs actions quotidiennes.

### Féminisme, écologie : des revendications communes

Face à cette pluralité des formes de résistance – qui passe autant par des chants, des poèmes, des danses que par des prières et des actions directes –, parler d'écoféminisme en termes généraux est délicat, et ne rend pas justice à son foisonnement. Qu'est-ce qui relie ces initiatives ? Plus largement, qu'est-ce qui fait le lien entre les luttes écologistes et féministes ?

Un des propres de l'écoféminisme est de mettre en lumière des systèmes de domination qui se répondent et s'articulent tels que le sexisme, le racisme, le capitalisme et l'impérialisme. Ces derniers divisent et hiérarchisent les populations : certains des groupes ainsi créés se situent tout au bas de l'échelle sociale et raciale, et vont subir simultanément toutes ces oppressions. C'est par exemple le cas de femmes précaires vivant dans les pays des Sud(s).

L'écoféminisme souligne que ce sont les personnes paupérisées et racisées qui sont les principales victimes des catastrophes environnementales, ainsi que les cibles de politiques mortifères comme la construction de centrales nucléaires et le pillage des ressources par les multinationales néocoloniales. A cela s'ajoute, pour les femmes des pays des Sud(s), la nécessité de recourir à leur environnement direct pour assurer la subsistance de leur foyer. Par conséquent, elles sont les premières à constater et subir les dérèglements écologiques, mais aussi à résister : le slogan « premières impactées, premières mobilisées », souvent invoqué dans les luttes écologistes et féministes, prend ainsi tout son sens.

Sur le même modèle, des militantes et militants écoféministes dénoncent le rôle économique du patriarcat. Elles et ils soulignent que le développement du capitalisme va de pair avec l'avènement du travail reproductif exercé gratuitement par les femmes (tâches domestiques, soins à la famille), ou sous forme de contrat par les femmes racisées (ménage dans les entreprises et lieux publics, aides à domicile). Par ailleurs, le capitalisme sous sa forme libérale prône des valeurs socialement assignées au masculin, telles que la concurrence, l'individualisme ou le rejet des émotions. Face à ce constat, certaines activistes écoféministes appellent à défaire nos liens au capitalisme à travers, par exemple, la (re)création d'économies locales et de subsistance, ainsi qu'à renouer des relations d'interdépendance entre humains – et non-humains.

### Des outils écoféministes concrets, pour agir

L'écoféminisme vise à repolitiser les tâches de soin (le *care*), à la manière dont Emilie Hache, philosophe impliquée sur ces questions, invite à « *dénaturaliser [...] ce travail [de care], [à] changer de perception, de culture, à l'égard de tous ces gestes qui font littéralement tenir le monde, [à] les écologiser, les politiser, changer de paradigme* »<sup>(5)</sup>. Le *care*, ainsi considéré, devient une structure politique qui doit être portée par toutes et tous les membres de la société.

Cette démarche participe d'un mouvement plus global de *reclaim*, prôné par des écoféministes, qui encourage à se réapproprier son corps, ses émotions, son cycle menstruel, tout ce qui a été dévalorisé par le patriarcat et le capitalisme, parce que socialement associé au féminin. De la même manière, les émotions, réhabilitées, peuvent devenir un moteur d'action : c'est parce qu'elles connaissent leur territoire et qu'elles y étaient attachées

**« Le mouvement global de reclaim, prôné par des écoféministes, encourage à se réapproprier son corps, ses émotions, son cycle menstruel, tout ce qui a été dévalorisé par le patriarcat et le capitalisme parce que socialement associé au féminin. »**

que les habitantes de Fessenheim ont lutté contre l'implantation d'une centrale nucléaire en 1971, et obtenu gain de cause.

La principale réticence de certaines féministes vis-à-vis de l'écoféminisme se situe alors sur ces points, et notamment face à ce qui est perçu comme une analogie entre « femme » et « nature ». Au contraire, le *reclaim* est justement une subversion qui sert à dépasser les dualismes hiérarchiques imposés au XVIII<sup>e</sup> siècle par certains penseurs des Lumières, qui voudraient que l'« homme » soit supérieur à la « femme », la « culture » à la « nature » et la « raison » aux « sentiments ». Il permet de renverser le double stigmatisé fait à la « nature » et aux personnes assignées femmes par la construction patriarcale de la société : celle par qui la nature, féminisée, et les femmes, identifiées à la nature, sont ensemble rejetées et opposées à la sphère masculine de la culture.

Ces catégories de « femme » et « nature » sont d'ailleurs remises en cause par la pensée écoféministe. D'une part, cette nature n'est pas à sanctuariser et à idéaliser, mais à vivre et à habiter concrètement. D'autre part, le terme de « femme » désigne une construction sociale binaire qu'un écoféminisme queer dénonce depuis plus de vingt ans, en dépassant l'hétéronormativité comme valeur dominante et essentialiste<sup>(6)</sup>.

### Une lutte populaire, écologiste et féministe

C'est parce qu'on vit l'oppression, qu'on ressent la destruction du monde en l'observant sur un territoire et dans les relations qui nous tiennent que l'on développe l'envie de le défendre. C'est le postulat de nombreuses luttes écoféministes, qui, par la même occasion, s'opposent d'entrée à l'enfermement de ce courant dans les domaines théoriques et académiques. Dès 1993, Maria Mies et Vandana Shiva, activistes respectivement allemande et indienne, avertissent des dangers d'une telle institutionnalisation blanche et élitiste de l'écoféminisme, en affirmant : « *Les femmes universitaires qui veulent faire plus qu'un simple "geste paternaliste pour leurs sœurs plus défavorisées" (parce qu'elles se sentent déjà libérées, appartenant à un groupe privilégié), mais lutter contre le patriarcat en tant que système, doivent descendre dans la rue avec*

*leurs études et prendre part aux actions sociales et aux luttes du mouvement.* »<sup>(7)</sup>

Une autre dérive possible consiste à cantonner les principes de réappropriation des émotions et des valeurs de soin à la sphère personnelle, en les séparant à nouveau de l'espace public et ainsi d'un réel projet politique. Ainsi l'archétype de la « sorcière » est, depuis quelque temps, sur le devant de la scène. Si elle est reconnue à juste titre comme figure hautement politique par certaines personnes qui s'affilient à cet héritage féministe, d'autres participent de sa dépolitisation. C'est le cas lorsqu'ils et elles s'y réfèrent en tant que simple symbole, ou que certaines industries tirent parti de cet imaginaire pour engranger du profit. Ce dernier est alors rendu accessible à celles et ceux qui ont les moyens d'en profiter.

En 1991, quelques années après s'être alliée à l'écoféminisme, Janet Biehl, militante écosocialiste, s'en détache et met en garde contre une conception du mouvement en tant qu'« *exercice de transformation personnelle* »<sup>(8)</sup>. Cette approche de l'écoféminisme contribuerait notamment à une progressive esthétisation et élitisation d'initiatives pourtant fondamentalement politiques et populaires. Par leurs revendications, les « femmes gilets jaunes » illustrent bien la nécessité d'une écologie sociale qui prenne en compte les conditions de vie locales – services publics, emplois locaux –, dans la manière de concevoir des mesures écologiques. Le travail de soin qu'elles exercent au quotidien accentue une prise de conscience à la fois écologiste et féministe. Leur lutte rejette de fait le capitalisme vert, dont l'intérêt principal reste le même : la quête de profit par l'exploitation des travailleuses et travailleurs et de la nature. Il n'y aura pas de justice environnementale sans justice sociale, et vice versa.

### Des résistances croisées partout dans le monde

Lorsqu'on parle d'écoféminisme il ne s'agit donc pas d'un mouvement unique et généralisable mais bien d'une nébuleuse, de luttes modelées par leurs contextes. Pour certaines personnes, l'activisme écoféministe naît du constat que les ressources naturelles sont appauvries et détruites, pour d'autres il prend racine dans les combats contre les violences faites aux femmes et minorités de genre. Quoi qu'il en soit, en Europe, les luttes écologistes et féministes se rencontrent quand les personnes qui les portent sont confrontées au sexisme des milieux écologistes et/ou au manque de considération écologiste des milieux féministes. Par ailleurs, si le néologisme « écoféminisme » a été forgé en France dans les années 1970, et qu'il est réinvesti aujourd'hui, il ne fait que s'inspirer des longs combats et revendications qui ont pris corps dans les territoires dévastés par l'impérialisme, le capitalisme et le patriarcat depuis de nombreuses décennies.

Les militantes et militants écoféministes, partout dans le monde, s'organisent en mixité choisie et mènent un travail profond de décolonisation des imaginaires, de renversement des structures oppressives qui, par des techniques précises, instillent l'impuissance chez des êtres qui n'ont pas les privilèges ni les capacités de se défendre. Elles et ils résistent en faisant (re)vivre des liens de communauté, l'autonomie politique ainsi que des relations d'interdépendance avec l'environnement. En Indonésie, à Fukushima, au Guatemala, à Bure, comme sur d'autres territoires, s'incarne une lutte commune contre le capitalisme, le racisme, l'impérialisme, le sexisme, et leur monde. ●

(6) Greta Gaard, « Toward a queer ecofeminism », in *Hypatia*, vol. 12, 1997, p. 137–156.

(7) Vandana Shiva et Maria Mies, *Ecofeminism*, Zed Books, 1993.

(8) Janet Biehl, *Rethinking Ecofeminist Politics*, Boston, South End Press, 1991, p. 55.